

## Une jeunesse luxembourgeoise

On ne guérit jamais de son enfance. Douce amie ou blessure cruelle, elle nous accompagne toute une vie durant, nous poursuit souvent, nous rattrape toujours. Sur ce chemin escarpé, l'enfance et l'adolescence sont des étapes dans la formation de l'adulte où se manifeste avec intensité, parfois avec un désespérant acharnement, la volonté d'appartenir à un groupe, à une tribu, à un pays, en adoptant les codes, les rites, les uniformes. Pour ma part, j'ai rêvé mon enfance avant de la vivre. Peut-être même ai-je fui dans l'imaginaire une réalité qui me paraissait trop terne, trop étroite, trop codifiée. Je n'ai jamais porté le maillot d'une équipe de foot, pas plus que le kimono d'un club de judo, le costume de scout, l'uniforme militaire... images d'une jeunesse que saisit Charles Fréger à travers son objectif. Très tôt, j'ai senti que j'étais différent. J'appartenais à un ailleurs, un autre monde, libéré des modes ou des marques, loin de toute identification à un groupe social. Une étrangeté qui me singularisait de mes camarades de classe dans la cour de récréation du lycée Carnot à Paris. Inutile de dire que j'aurais alors aimé puiser force et réconfort dans le conseil de Jean Cocteau - «ce que les autres te reprochent, cultive-le ! Parce que c'est toi...» - tant il est vrai qu'échapper au lot commun isole et invite à subir toutes les moqueries. Jamais, pourtant, je n'ai douté de mon identité. Mieux, je me suis identifié très vite au grand-duché de Luxembourg, pays d'origine de ma mère et patrie de mes grands-parents où j'avais coutume de me rendre pour les petites vacances scolaires. «Où vas-tu cet hiver ?» interrogeaient mes camarades. «Au Luxembourg» répondais-je avec une fierté mêlée de dédain pour ces âmes peu civilisées qui croyaient que le Luxembourg était un jardin de verdure niché au coeur du VIème arrondissement de Paris ! Je vivais intensément cette appartenance mythifiée et sublimée au Luxembourg avec lequel je me sentais une communauté de destin. Trop petit pour être pris au sérieux, moqué mais convoité par ses puissants voisins, le Luxembourg devenait un idéal de vie: fier de ses racines et de son glorieux passé, attaché à son indépendance et à sa souveraineté, décidé à compenser son exigüité territoriale par l'accomplissement d'une vocation universelle. J'étais un rameau égaré de l'arbre luxembourgeois, perdu dans la jungle parisienne. Et je me sentais revivre dans le cocon aimant et chaleureux qu'avaient tissé autour de moi mes grands-parents luxembourgeois. Sans doute parce qu'à Luxembourg la discipline parentale se relâchait sensiblement... Chaque enfant a son royaume enchanté. Une maison de famille, un souvenir aimable, une sensation réconfortante, un lieu, un visage... Mon royaume enchanté de l'enfance était un authentique royaume, un grand-duché dont les souverains sont vite devenus des icônes à vénérer d'autant que mon grand-père m'envoyait comme des images pieuses les cartes postales représentant le grand-duc Jean, son épouse la grande-duchesse Joséphine-Charlotte et leurs enfants. Ils me sont devenus plus proches et familiers que des membres éloignés de ma propre famille. «L'enfance a ses odeurs» écrivait Cocteau. Mes plus beaux souvenirs d'enfance ont la saveur d'un kramich aux raisins secs tartinés de beurre, la couleur du drapeau aux bandes horizontales et dont la pâleur du bleu ne lassait pas de me réjouir, la chaleur du marché du Noël sur la Place d'Armes ou la sarabande des Péckvillercher lors de l'Eimaischen, la splendeur des vallées de la Sûre et de la Pétrusse ou les lignes Renaissance du palais grand-ducal... tandis que le château de Colmar-Berg semblait enfermer derrière ses hautes grilles les plus secrets de mes rêves de futur journaliste chroniqueur du Gotha ! Sans doute ai-je été ébloui par ma passion

du Luxembourg, presque aveuglé par un amour immodéré et inconditionnel. Cet attachement au pays ne trouvait plus seulement sa raison d'être dans l'amour que je portais à mes grands-parents, ou à la part de moi-même dont j'étais le plus fier, mais s'en est nourri pour construire peu à peu un patriotisme d'autant plus désincarné que je vivais toute l'année à Paris et que mon passeport venait me rappeler ma condition de Français. Qui peut me dire ce qu'est vraiment le Luxembourg ? Certains diront que notre pays est un reliquat de l'Histoire devenu moteur de la modernité européenne. D'autres le définiront par sa mosaïque de cultures, son brassage de peuples et de langues, lieu de passage au carrefour de l'Europe. Qui me reprochera d'avoir entretenu une flamme ardente pour un Luxembourg idéalisé parfois, rêvé souvent, sublimé toujours par mon imaginaire ? Il en va de la physionomie d'un pays comme d'un visage ami: avec le recul du temps et de la distance, les imperfections et les défauts tendent à s'estomper. La vision immédiate et quotidienne laisse place au seul regard qui vaille dans l'aventure d'une vie: l'oeil tendre d'une enfance retrouvée. Il me plaît d'introduire le brillant travail de Charles Fréger et sa vision pointilliste de la jeunesse luxembourgeoise. Elle décrypte avec humour et empathie le quotidien des jeunes filles et des jeunes garçons qui composent sa population dans sa diversité. Son oeuvre atteste d'une chose: le grand-duché a toutes les apparences d'un vrai pays, mais en plus petit. En miniature, donc en plus grand. Parce que le tissu social ne s'est pas distendu, les rapports humains sont restés simples et directs. Le sentiment d'appartenance y est sans doute plus fort qu'ailleurs. J'aime le mot de Saint-Exupéry qui écrivait «On est de son enfance, comme on est d'un pays». Imaginaire ou réelle, rêvée ou sublimée, mon enfance est certes un royaume enchanté, mais un état politique et géographique - un état d'esprit aussi - qui a nom Luxembourg ! Cela me suffit pour l'aimer.

Stéphane Bern-Schlanger.